

Bien de l'au revoir du au plaisir
J'ai tourné le dos
Je vais mettre entre ce monde et moi
Un Himalaya
Un Gobi
Un Pacifique
La distance de la terre à la lune multipliée par des millions d'années
lumière
J'emporterai avec moi l'évocation d'un couple de chaque espèce
Sauf homo
Bien entendu
Que je laisserai se démerder
Dans son embrouillamini
Dans le gigantesque bordel qu'il a foutu sur la simplicité des
choses
Dans la toile d'araignée de ses avidités et de ses désirs érectiles
Dans le potopot' pourri des problèmes merdiques et complexes sur
lesquels il se vautre

J'arrive
Je vais retrouver Orion
Magellan sur son nuage
Et
Avec eux
On ira
Bouffer des quasars et pisser dans les trous noirs

Bien de l'au revoir du au plaisir
Terriens

Les prés ont enfilé des bas résille de neige qui s'accroche
L'azur est une guêpière de nues en dentelle
Le merle délire déjà le chant du désir
Le renard drague dans les fourrés
Et les animaux à sang froid déjà remuent un peu la queue
Ce sont les préparatifs de l'explosion d'amour

O moment qui vient
Gonflé de ton importance
O rituel annuel qui permet que les choses vivantes soient
Et souffrent
Dans l'unique but
Que cela soit encore
Que la vie soit son propre but

Je n'ose plus te demander pourquoi
Je ne te parle plus
Je te regarde

Ça caquète
La télé
Ça ne fait même que ça
Alors que le silence
La rage
La blessure
Les larmes refoulées

Et les mains qui se cherchent
Et le mesquin des querelles qui s'oublie

C'est la sauvagerie qui nous rappelle à la civilisation

Et la barbarie qui ressuscite ce vieux mot décrié

Ensemble

Tu es mon frère

Jumeau

Pour l'essentiel tu vis la même chose que moi

Tu nais tu meurs

Entre les deux tu fais un certain nombre de choses guidées par la nécessité et par un certain nombre d'émotions et de sentiments.

Toujours les mêmes. En gros.

Mais

Faux jumeau

Parce que tu penses

Autrement que ton frère bien sûr

Et ça fout la merde

Tu es le seul qui fait la guerre

Tu es le seul animal qui fait ça

Pourtant je t'aime bien

Je ne me méfie de toi que quand nous sommes un peuple

C'est un trou que rien ne pourra combler
Deux mains ouvertes sur le néant
Un accueil que rien ne cueille

Il est malade d'être là
À espérer quoi d'autre
Alors que tout est là

Où il n'a pas sa place

Les humains sont fous
Le hêtre s'en fout
Il ne se pose pas de questions
Du moins que je sache
Du genre être ou ne pas être
Il pousse costaud
Là où le sort l'a foutu

Il ne frissonne pas quand ma main court sur son écorce
C'est une pierre froide
Et vivante cependant
Quand je le touche
Je touche le mystère du vivre sans faire

Je lui parle
Il n'entend pas mes mots
Mais ma voix

Et ce qui passe entre nous est de l'ordre du langage imperceptible des anges

Là où ça peut
Ça jaillit
Ça pousse
Ça essaie d'exister

Impassibles les nuages passent

Au dessus
Inaccessible
Indifférent
Le ciel

La vie
Elle
Crie
À ras de terre

Je suis là
Je suis en train de pisser
Je frissonne d'aise
Je suis là
Je n'ai peut-être jamais autant été là
Dans cet échange qui rend aux choses leur évidence
Et à moi une place en elles
Relié par un cordon ombilical
Je suis là
Juste un moment que j'allonge autant que possible

Avant de retourner à la vie d'elle

L'aube est jaune
La fleur de prunier
En chemise
Frissonne de la corolle

Que sais-tu du monde
Toi qui penses sans connaître
Sans parler avec les arbres
Toi qui
Autoroute
Chronomètre
Performe
Achète
Vend
Dispute
Angoisse
Toi qui n'as jamais écouté le chant matutinal de la fleur de prunier

Toi qui va mourir
Pourtant

Il est assis contre le mur
Il ne fait rien
Il ne dit rien
Il vit
Tout juste

Il ne regarde même plus le monde
Ce n'est pas la peine
Pense-t-il ?
À quoi ?
Et à quoi bon ?

Il n'est plus avec nous
Sa sébile
Est son seul discours

Même
Il ne hausse plus les épaules
Il dure
durement

Simplement

Ces deux mots
Trop tard

Je sais où tu es
Tu sais où je suis
Et nous ne sommes plus nulle part
Ni pour l'un
Ni pour l'autre

Ces deux mots
Trop tard

Je me souviens de ton rire
Tu te souviens de mes pas
Nous ne pouvions vivre l'un sans l'autre
Et nous vivons pourtant
Le cœur à peine boitant

Ces deux mots
Trop tard

À quoi bon
À quoi sert
Le souvenir de nos enlacements
Nous en avons d'autres
Pour meubler le présent

Ces deux mots
Trop tard

Même si d'aventure
Je te touche encore
Un jour où le manque aura vaincu le loin
Même si je t'étreins
Je te chuchoterai

Ces deux mots
Trop tard

prêcheurs de catéchisme
conformistes benets
culs de jatte du cervelet
délecteurs de bibliothèque rose
consensuels de Blanche-Neige
moralistes de Ségur
magouilleurs de culotte
châtreurs de bite en fleur
censeurs de gros mots
constipés de l'orgasme
atrophiés de l'organe
hygiénistes distingués
laveurs de pattes de bousiers
nettoyeurs de fromages
examineurs angoissés de poils de cul
renifleurs d'erreur
géométriciens
codificateurs
réglementateurs,
législateurs
empoisonneurs de prévu
architectes du carré
comptables
banquiers
enculeurs de vers à soie
je vous emmerde
par miracle
je suis encore là
en dépit de
et peut-être grâce à
rien que pour vous pourrir la vie
rien que pour sanctifier
le bordel

quand tout s'arrête
quand le silence se fait plein
quand le vide n'est pas le vide

la table redevient le bois
le toucher redevient la peau

tout à coup je sais que je respire
et que ce vent qui entre en moi échange avec le monde
je suis là
sans plus
un tout petit bout de manifesté
une possibilité parmi d'autres
assis entre tout et rien

Je glisse vers les coulisses
Avec le monde d'hier
Et la douceur des choses

J'ai été déclaré
Allergique au stress
Inapte au combat
Malformé pour la haine
Cul-de-jatte des affrontements
Propre-à-rien des rivalités
Pestiféré de la compétition
Nauséeux de la puissance
Éclopé de l'agressivité
Foireux de l'arrivisme
Goitreux du chasse-pognon
Lépreux, syphilitique, herpétique de ce qui fait tourner le monde

Le diable a gagné sa partie d'échec
Je ne sais plus du tout le maintenant
Même mon langage est celui d'hier déjà

Merci de laisser ma bulle s'éteindre doucement

Dans une dernière volte de cape
L'hiver est revenu effrayer les fleurs d'églantier
Il joue les croque-mitaines
Et la forêt soupire
C'est un gamin caractériel

La laie parturiente peste
Et la chouette chevêche
Dérangée dans son coit
Le merle
Lui
Sous une branche d'épicéa
Cache sa honte d'avoir trop tôt claironné le printemps

Il n'y a plus de saisons
Il n'y a plus de raison

Il faut imaginer ma bonne dame
Un lieu où nous irons
Pécher
Et pêcher le gardon

Je ne veux plus marcher dans les villes
On y marche toujours sur les pieds de quelqu'un
Même si on n'y regarde personne
On a les yeux comme les fenêtres grises des façades
Le regard devant soi comme des phares traçant dans ce grouillard un
azimut théorique

On peut aussi regarder ses pieds
Et la grisaille du sol surfrotté
On tousse
On se tait
Muré dans sa viande qui se protège comme elle peut
Au milieu de la cacophonie de l'enfer puant où grille l'âme des êtres
qui passent sans être vraiment

Ô les mains

Exaspérantes
Ballantes
Inutiles

Que voulez-vous faire là de vos mains bordel
S'il ne passe pas
Par un miraculeux hasard

Un chien

Le printemps s'est figé dans une gangue grise
Rien ne bouge qui vive

C'est un silence ouaté de mélancolie
Que souligne une pie hiératique et triste

Il y a des souvenirs qui flottent
Impalpables dans les vapeurs du thé

Tous mes fantômes sont là
Tapis autour du poêle

Il fait froid dans leur monde
Il fait hébété dans le mien

Et les baisers se perdent
Et le temps s'évapore

Rose
En plein printemps
Tu fanes
Pendant que tout
Nait
Tu vis encore
À contre vie
Qu'est-ce qui t'appelle ailleurs ?
Qu'est-ce qui te retient ici ?
Qu'est-ce que ce lent départ de navire qui ne quitte le quai qu'à regret
?

Très lentement
Nos doigts se dénouent
Très lentement
Ton sourire s'efface
Mais tes yeux
Tes yeux
Comme des phares
Relient
Encore et toujours

Matin cristal

Fin

Fragile

Un moment d'or

Un vol d'éphémères en paillettes

Une étincelle de toile d'araignée qui luit comme une étoile

Dans leurs clapiers

Les humains se préparent

Ils vont surgir

Et

Faire voler en éclats

Le cristal

J'ai suspendu l'instant

Je ne fais qu'un

C'est une sorte de fatigue de la cervelle
Ça fait regarder le monde comme un trou mou
Une méduse

On ne vit pas
On flotte plutôt
On baille
On se liquéfie

On a le cul qui s'évase
Le testicule qui s'écrase
On sent bien qu'on n'est plus qu'un organe
Un viscère
Une tripe
Un chancre
Un ulcère

On moisit
On est là comme un vieux porridge
À ne même plus voir le temps passer
Aussi embrouillé te dis-je
Qu'un goulash bridge

Oh lala

Oh mon pays mouillé
Ma forêt détremnée
Aux épicéas qui fument en longues écharpes de vapeur sur les gorges
et les collines

Je ne te connais que dans le poil gris de ton intimité
Dans le baiser de la bise
Et dans la caresse de l'eau glacée qui ruisselle dans mon cou

Alors
Longuement
Dans l'étreinte de la boue
Nous faisons vraiment l'amour

Il neige du jaune sur les boutons d'or
Le genêt me fait un strip-tease de masse

La magie de mai va sombrer dans le vert épinard
Impermanence
Brève
Ivresse
Le sexe
Toujours
Illusion du paradis
Splendeur
Le temps de se reproduire
On dit
L'amour

Tant de mains tendues

Frôlées

Tant de sagas croisées qu'il eût été suave de serrer dans ses bras

J'aurais embrassé le monde

À plein cœur

J'aurais baisé tout ce qui bouge

Et avalé la vie entière

Mais

Ça ne se fait pas

Pas ici

Quand le matin se lève
Je me lève aussi
Mais toutes les choses ne se lèvent pas
Loin de là
Le brouillard
Par exemple
Il traînaille
Il baille
Pendant que le temps
Lui
S'étire

Pendant que moi je m'agite
Comme un singe fou
Tandis que le monde hausse les épaules

Est ce bien raisonnable ?
Est ce bien pensable ?
D'ailleurs faut-il penser pour être ?
Comme le prétendait l'autre sot là
Qui ne savait pas qu'on peut penser sans penser
Et être sans penser

Bonne journée la vie
Le soir tu m'endormiras
Et ce sera comme si
Tu n'avais pas été

Seras-tu jamais d'ici
Toi qui marches sur les arbres
Toi
Diaphane
Qui touches à peine au monde
Seras-tu jamais d'ici
Alors que tu dances
Légère
Sur le lit de la brume
Alors que tu effleures
À peine
Les pétales du réel

Ton baiser est haleine
Tes yeux rosée
Ta parole
Souffle des halliers
Ton geste est une aile

Je ne crois pas
Que tu sois
Sinon mon rêve
Sinon magie de l'aube

Ton image s'efface
En même temps que ta voix
Il reste mémoire que tu fus
Vapeur
Flou
Évanescence
Mémoire d'un amour fou
Que je ne comprends plus

Aujourd'hui
Je ne t'ai jamais rencontrée
Tu es une autre
Dissoute
Éventuelle
Improbable

À qui pourtant
Je rêve encore
Les soirs où le vide lui-même
Est anonyme

Perché sur un arbre mort
Un grand oiseau noir
Contemple le monde

Dubitatif

Il hoche la tête

Ah

Écrire sauvage

Déchirer le cocotier de la syntaxe

Émietter le cri du singe hurleur

Braire

Raire

Rire

Et cesser de pleurnicher dans les règles

Éclater la cohérence

Secouer le style

Entrechoquer les mots dans un sac

Planter les verbes dans la jungle comme des plumages de cacatoes

Des becs de calaos

Broyer les couleurs des vocables dans le mortier des mâchoires

Et respirer au son du saxophone

Enfin libéré

De Baudelaire

S'évader à califourchon sur les rayons d'un soleil
Gonflé d'azur
Pénétré pourtant de la certitude de l'orage qui viendra
C'est ensemble voir et jouir
C'est vivre
Et savoir la mort